

## 2<sup>e</sup> DIMANCHE DE PÂQUES A

*Dimanche 16 avril 2023*

Nous voici parvenus à la fin de l'octave de Pâques, c'est-à-dire à la fin de ce « jour que fit pour nous le Seigneur, jour de fête et de joie » (Ps 117). Son écho, atténué, résonnera dans la liturgie jusqu'au jour de la Pentecôte. Mais en ce 8<sup>e</sup> jour, comme au 1<sup>er</sup> jour, la question essentielle nous est à nouveau posée : crois-tu ? L'épreuve de Marie de Magdala, de Pierre et du disciple bien-aimé, des disciples d'Emmaüs, se pose maintenant à Thomas, et à travers Thomas, à nous tous.

Thomas exprime à haute voix ce qui avait été au cœur de l'hésitation à croire de tous les autres : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt à l'endroit des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je n'y croirai pas ». En effet, il n'est pas possible de croire sans qu'il y ait des signes qui y incitent. Sinon la foi ne serait que crédulité et naïveté, objet de mépris pour les esprits forts. Croire sans que des signes nous incitent à croire, c'est méconnaître la rationalité que comporte l'acte de foi et, au mieux, le ramener à l'ordre du mythe.

Il n'est pas possible de croire sans signes. Jean l'a écrit à deux reprises dans son évangile : « Ces signes ont été mis par écrit pour que vous croyiez, et qu'en croyant, vous ayez la vie en son Nom ». Mais encore faut-il que ces signes ne contraignent pas. C'est bien ce que semble suggérer la formule employée par l'évangéliste : il livre les signes, mais la foi ne suit pas automatiquement : ils sont donnés « pour que vous croyiez ». Autrement dit, il y a un acte à poser, qui n'est pas à mettre sur le même plan que les signes. Nous ne croyons pas les signes, nous croyons à ce à quoi les signes renvoient. La scène du matin de Pâques est à cet égard instructive. Pierre et le disciple bien-aimé courent au tombeau. Ils voient la même chose : la pierre roulée, les linges affaissés. L'un reste hésitant, l'autre croit.

C'est que le signe est toujours ambivalent. Il n'est pas déchiffrable sans une précompréhension, une pente du cœur, un a priori favorable éveillé par une parole, une expérience préalable. Le signe est ici un peu comme un symbole, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire un élément qui vient s'emboîter dans un autre en notre possession. Le signe ainsi complété, devenu « symbole », renvoie à cette autre chose qui est vraiment l'objet de la foi et en l'occurrence manifeste la rationalité de notre quête.

La foi va plus loin que ce qui est vu. Du disciple bien-aimé au matin de Pâques, on nous dit « qu'il vit et qu'il crut » : il vit les linges et le tombeau, il crut que celui qui était retenu prisonnier par eux était vivant, ressuscité, Fils de Dieu. La foi du disciple bien-aimé n'est pas un saut dans l'absurde : elle est d'un côté soutenue par les signes et de l'autre garantie par la promesse que le Christ avait faite aux siens qu'il vaincrait la mort, notamment en s'attribuant les prophéties messianiques.

Voyons maintenant quelle est la situation de Thomas. Lorsque Jésus ressuscité apparaît aux Onze le soir de Pâques et leur communique l'Esprit-Saint, Thomas n'est pas là. Les apôtres lui rapportent l'apparition qu'ils ont eue, mais lui n'y accorde pas foi. Thomas aurait pu être le prototype des membres de l'Eglise, à l'instar des destinataires de la Première lettre de Pierre (2<sup>e</sup> lecture) : « lui que vous aimez sans l'avoir vu, en qui vous croyez sans le voir encore ». Thomas aurait dû croire sur la parole autorisée des dix autres apôtres. Ne pouvait-il pas leur faire confiance, lui qui avait partagé leurs espoirs et leurs déceptions tout au long des trois ans de ministère de Jésus ? Thomas ne perçoit pas le « signe » qui lui est donné : le passage des disciples de la peur à la joie, de la crainte au témoignage.

Il faut donc que Jésus apparaisse à nouveau, le 8<sup>e</sup> jour. Thomas est mis en présence du signe par excellence : l'humanité transfigurée du Christ, portant en même temps les stigmates de la Passion. Cette fois, il perçoit le signe et l'interprète correctement. Notons que comme pour le disciple bien-aimé, il ne « croit » pas ce qu'il « voit » mais croit au-delà de ce qu'il voit. En voyant

l'homme Jésus ressuscité, il confesse aussitôt la divinité de celui-ci : « Mon Seigneur et mon Dieu » (parole que, personnellement, je redis intérieurement à chaque fois que j'élève l'hostie et le calice au moment de la consécration). Thomas pose alors un acte de foi véritable. La foi va toujours au-delà de ce qui est constaté. Elle se nourrit d'abord d'une parole accueillie dans la confiance parce qu'elle rencontre en nous un désir incoercible. Elle passe ensuite par la rencontre de signes qui s'accordent à ce désir et qui autorisent à poser, rationnellement, un acte qui va au-delà de ce qui est perçu. Un peu comme dans l'amitié où le désir humain, rencontrant certains signes de la part d'autres personnes, fructifie en un « je t'aime » qui engage au-delà de ce qui a été déjà vécu puisque dans le mariage il aboutit à une communauté de destin.

« Heureux ceux qui croient sans vu » dit alors Jésus. Précisons : sans avoir vu sa chair ressuscitée, sachant par ailleurs que ce que l'on croit ce n'est pas ce que l'on voit mais à quoi renvoie ce que l'on voit. L'humanité de Jésus n'est-elle pas d'ailleurs le signe par excellence de sa divinité, la matière en quelque sorte du « sacrement » qu'est l'homme-Dieu ?

Pour nous, bien sûr, il n'est plus question de voir Jésus ressuscité en tant qu'individu singulier. Mais là encore ne risquerions-nous pas de passer à côté du signe sans le percevoir, à l'instar des disciples d'Emmaüs ? Il faut nous habituer à d'autres signes sa présence. A commencer par celui qu'ont perçu les disciples d'Emmaüs : le corps eucharistique du Seigneur : au moment où les yeux de leur foi s'ouvrent, ils le reconnaissent à la fraction du pain alors qu'il disparaît avec son corps à leurs yeux de chair. Les disciples retournent aussitôt à Jérusalem pour faire part de leur découverte. Ils sont alors confirmés dans leur foi naissante par la foi de l'Eglise dans la personne des Dix : « Oui, il est vraiment ressuscité ; il est apparu à Simon-Pierre ».

Le signe qui nous est donné, c'est celui du Corps eucharistique du Christ, à l'intérieur de son Corps ecclésial. Là encore, nous ne croyons pas « en » l'Eglise mais nous croyons l'Eglise qui nous donne accès au Christ. L'acte de foi a toujours pour objet le Christ, Dieu fait homme et vainqueur pour nous de la mort.